

LA COLONISATION : POUR UNE NOUVELLE APPRÉCIATION ⁽¹⁾

Marc-Henri PIAULT

Anthropologue, ER 225, CNRS, 423, route de Mende, 34100 Montpellier

RÉSUMÉ

L'histoire n'est plus ce qu'elle était ! Son sens n'est plus tellement évident... On croyait que la Conférence de Berlin de 1894-1895 était un repère commode pour marquer le début de la colonisation et la rupture de l'Afrique avec le monde de la « tradition ». Hélas, les contradictions relevées sont telles qu'il faut sortir de la vision globalisante et simple d'une Afrique soumise dans son ensemble au choc décisif et uniforme de la pénétration coloniale (évidence symbolique des termes !). L'histoire est toujours partisane mais ses variantes révèlent les partenaires en cause : leurs représentations sont le domaine de l'ethno-histoire.

Dans cette perspective une réappréciation du phénomène de la colonisation rend compte des diversités camouflées aussi bien du côté des colonisés que de celui des colonisateurs. L'identification de ces derniers renvoie notamment à une compréhension de l'État dans l'histoire européenne en relation avec l'idée de Nation. Les enjeux trop aisément repérés sur le plan économique n'ont-ils pas ailleurs d'autres déterminations : la colonisation ne servait-elle pas à assurer en Europe même la mainmise de l'État moderne sur la Nation ? En ce qui concerne l'Afrique on ne peut que constater la diversification des effets de l'entreprise coloniale, fonction de la diversité des situations initiales. Les résistances comme les mutations sont la marque d'une autonomie de réponse à l'agression subie. Dépendance ou aliénation plus ou moins provisoires ne signifient pas nécessairement dépossession. Une dynamique propre et préexistante à la colonisation maintient les formations sociales africaines comme sujets de leur propre histoire.

MOTS-CLÉS : Afrique — Ethno-histoire — Colonisation — Identité.

ABSTRACT

THE COLONISATION : A NEW APPRECIATION

History is no more what it was ! Its way is not so obvious... The Berlin Conference of 1884-85 was a very convenient landmark to start colonization and the break of Africa with so-called "tradition". Unfortunately facts are reluctant to enter a gross vision of Africa subjugated as a whole to a decisive and monolithic colonial penetration (symbolic conspicuity of terms !). History is always oriented but variants reveal different groups concerned : their specific ways of looking at this history is precisely the field of historical anthropology.

Thus a reappraisal of colonization is a way for the discovery of masked diversities among colonized people as well as among colonizers. To define what colonizers were may introduce to the analysis of the function of State in recent European history related to the concept of Nation. Stakes are not only on economical ground but imply the reinforcement as well of State over Nation in Europe.

As for Africa the effects of colonial enterprise were of various nature according to various initial situations. Resistances or mutations designate an autonomous answer towards aggression. Dependance or alienation are not necessarily marks of dispossession. According to their precolonial dynamics, african social formations are still the subjects of their own history.

KEY WORDS : Africa — Historical anthropology — Colonisation — Identity.

(1) Ces quelques réflexions sont annexes d'une part, à la publication de l'ouvrage collectif « La colonisation : rupture ou parenthèses » et aux discussions que la présentation de cet ouvrage a entraînées dans le cadre du séminaire « Anthropologie et Histoire ».

Les temps incertains

Depuis quelques années l'incertitude des temps a gagné les refuges de l'histoire. Dates et repères vacillent et les séquences chronologiques ne répondent plus à l'interrogation : les situations échappent à l'enfermement où nous tentions d'empiler leurs déterminations et les systèmes de causalité n'ont plus de lecture linéaire. Quand à la dialectique, encore faudrait-il que l'on sache mieux manier les antagonismes et que la constatation de contradictions ne fasse pas office de médiation ou même de surmontement!

Nous avons certes fini par comprendre que l'exotisme était mort, que la « tradition » n'était plus ce qu'elle était, enfin que les frontières spatiales et temporelles étaient plus floues qu'il y paraissait, non seulement fluctuantes, mais perméables, poreuses. Restait cependant, plus ou moins explicite, mais rassurant, le sentiment d'une sorte d'orientation de l'histoire, pour certains un sens, pour d'autres une dynamique dont on retrouvait la promesse depuis l'idée de *progrès* jusqu'à celle qu'on lui a substitué, pour faire moderne, de *développement*.

Mais à travers tous ces glissements de terrain, confrontations hasardeuses, voir même débats qui peu à peu en France parviennent à transgresser les définitions hyper-régionales de la recherche, des constatations surprenantes se font progressivement jour : des phénomènes récurrents apparaissent en des lieux et en des temps différents, des sentiments, des réactions, des idées, des comportements situés en des périodes croyait-on précises du déroulement historique, se montrent, réapparaissent en d'autres moments sans qu'on puisse les catégoriser comme simples faits de persistance sclérotique ou régressions atypiques, accidentelles.

La disposition le long d'une chaîne évolutive aux soubresauts variables suivant les idéologies ou, si l'on veut, les points de vue théoriques, des différentes formations sociales, permettait, sans résoudre certes les problèmes de fond, d'aménager un ordre des problèmes et d'organiser des débats dont les thèmes étaient largement repérés dans une sorte de vaste consensus. On pouvait ainsi s'occuper des transitions et de leurs modalités sans s'inquiéter de leur sens (direction) historique.

Hélas ces beaux temps sont manifestement révolus et la résistance des faits à ces interprétations qui les classaient commodément dans la hiérarchie des accomplissements sociaux est devenu intolérable : on ne peut plus la masquer et la détermination politique qui nous servait parfois de réflexion doit en tout cas céder du terrain aux incertitudes d'éthiques à renouveler.

En attendant de retrouver des chemins mieux balisés et qui nous orienteraient vers de meilleurs

choix d'avenir, il faut bien réexaminer ces faits qui font *situation* et dont la nouvelle dispersion ouvre peut-être dans les murs des anciennes constructions théoriques des brèches intéressantes à franchir. Dans le domaine que nous tentons de parcourir, celui des formations sociales africaines, avec une perspective qui ne les classe pas définitivement mais les saisit le plus possible dans leur dynamique propre et ouverte, nous avions eu pendant longtemps un repère commode et que nous avait donné la Conférence de Berlin tenue il y a exactement cent ans : la colonisation était pour l'africanisme ce qu'est pour l'historien occidental la mort du Christ et pour les musulmans, l'hégire! Il y a ce qui s'est passé avant ou ce qui vient après la colonisation. Mais il faut dès maintenant reconnaître que nous ne sommes plus aussi certains de la possibilité d'un tel marquage du temps. Sans doute il n'y a jamais eu unanimité sur la nature exacte du phénomène colonial; les affrontements ont été sévères autour des notions d'histoire, d'historicité des sociétés africaines que certains auraient voulu voir dans l'éternité statique de leurs systèmes traditionnels, interrompue seulement par la tapageuse intrusion de l'Europe et de ses dynamiques incontrôlables; les moments mêmes de cette intervention étaient controversés puisqu'on tentait d'évaluer les temps et la profondeur des impacts du commerce des esclaves; la discussion courait sur les zones d'ombre ou de turbulence, les espaces préservés et les régions confrontées à la présence européenne et à ses commerces; on ne cessait de s'interroger sur ce qui était ou n'était pas avant la colonisation mais il y avait malgré tout peu de voix pour donner à celle-ci un rôle secondaire dans l'évaluation des facteurs de transformation sinon de mutation de l'Afrique.

Ainsi donc malgré les diversités de positions quand à l'appréciation du phénomène le bornage colonial paraissait résister à l'épreuve des indépendances qui n'arrivaient pas à lui enlever la palme d'or des points de datation.

Et pourtant ce sont sans doute ces indépendances qui ont entraîné les fissures par où désormais se glissent les doutes : les pays africains à la recherche de leur histoire comme nation, et malgré les frontières arbitraires qu'ont précisément imposées les colonisateurs, construisent des continuités justifiant leur état. Quelle nation ne s'est ainsi légitimée dans un passé plus ou moins inventé mais en tout cas finalisé rétroactivement jusqu'aux points d'évidence des formes sociales contemporaines. En quête d'« authenticités » aussi bien politiques que culturelles les élites alentour des nouveaux pouvoirs, collaboratrices ou résistantes, collectent les éléments épars des dynamiques « précoloniales » pour y trouver leurs sources. Sans doute le franchissement

du filtre occidental n'est-il pas pour les nouveaux maîtres une question indifférente mais il importe d'avantage de trouver un nom et un lieu aux ancêtres que de se préoccuper réellement de ce qu'ils étaient. La question du passage à la modernité paraît en réalité les concerner bien plus; ce qui implique qu'ils jetteront en définitive sur ces temps anciens qu'ils cherchent à se réapproprier, le regard qui permettra d'en induire la réalité d'aujourd'hui. Même perspective en définitive que ces colonisateurs qui accordaient une histoire aux seules formations étatiques et pour les situer le long de la chaîne qui mène à l'État contemporain. On arrive de cette façon aux situations paradoxales actuelles qui font donner à l'histoire « précoloniale » africaine des dimensions, des étapes, des formations qui pour être validées aux yeux des contemporains prennent les formes des sociétés fabriquées par l'histoire événementielle occidentale.

Certitudes douteuses : l'histoire ou la représentation du passé

Il faudrait à l'histoire africaine des Napoléons et des Cromwell et que les lieux de pouvoir soient tous des salles du trône. Dernier et peut-être plus grave de tous les avatars et des aliénations consécutives à la colonisation mentale et culturelle, cet établissement des sources légitimantes nie, encore plus que toutes les falsifications antérieures, la multiplicité originelle et originale des sociétés africaines. Et c'est sans doute qu'on veut aujourd'hui comme hier les réduire à un sort commun : en ce cas il est bien nécessaire de parer les ancêtres des mêmes oripeaux qui travestissent les héros de l'histoire occidentale dans les images d'Épinal des scolarisations conformistes. Les friperies de l'Europe et de l'Amérique déversent leurs rebuts de marchés aux puces sur les places des villes et des brousses africaines. Les anciennes nudités triomphantes, culpabilisées par toutes sortes de missionnaires, sont désormais couvertes de la grisaille trouée de haillons repoussants que les Hawsa appellent justement *bature ya mutu*, l'homme blanc est mort! On comprend ainsi que les héros de la résistance à l'invasion blanche soient également vêtus des détroques grotesques de nos sinistres ferrailleurs ou que les rois aient nécessairement des trônes et les prêtres des airs de circonstance pour entrer dans la crainte et le tremblement de leurs prières : on s'est cru obligé de mettre des majuscules aux mots, Autel et Sacrifice et Sacré et tous ces Mystères, pour que les anciennes institutions aient la grandeur, la beauté qu'on s'accordait à donner aux modèles européens! Et tant pis si l'archéologie ne nous donne pas les traces de splendides palais ou de cathédrales imposantes, la littérature suffira à les

affirmer pour être bientôt confirmée par les images animées d'un cinéma tout proche. Au moment où une réappréciation des histoires antiques et anciennes se fait, où l'imagerie classique se défait peu à peu de ses décors en trompe-l'œil et où l'histoire européenne quitte enfin les rivages consacrés et majestueux de l'État pour retrouver les circonstances de la vie des peuples et des collectivités locales, on impose à l'Afrique sous le prétexte de l'identifier réellement, un carcan d'histoire qui la pétrifie dans les modèles blancs les plus éculés et déjà périmés.

Mais désormais les contradictions sont trop fortes entre ces périodisations qu'on veut consacrer officiellement, ces formulations d'identités politiques gérées comme des ensembles cohérents, ayant à la fois la logique et l'équilibre d'une réalité naturelle et les variantes significatives que relèvent les approches patientes, minutieuses et néanmoins critiques des traditions orales. Peu à peu libérée de la suspicion de fantaisie si ce n'est de mensonge organisé qui pesait sur elle et dont il y a encore des restes entretenus par tous ceux que continue de fasciner la validité abusive du texte sacro-saint, cette source multiple d'évocations du passé dans ses formes et sa dynamique propre, interne, permet désormais de renouveler les questionnements avec des hypothèses sérieuses.

Nous avons d'ailleurs dépassé l'excès initial qui, en contrecoup des ostracismes antérieurs, accordait à la tradition orale la validation du fait; mais c'est qu'aussi nous sommes sortis de ce pseudo-réalisme historique et que l'entreprise de reconstitution prend en compte, et pour une part déterminante sinon essentielle, ce qui est du domaine de la *représentation* contemporaine du passé et non simplement de ce que l'on appellerait histoire si l'on visait une reconstitution « objective » des phénomènes anciens.

Ce dépassement n'est de fait pas indifférent à la remise en question des déroulements historiques auxquels nous nous étions appliqués puisqu'aussi bien c'est la prise au sérieux des variantes et des contradictions effectives des discours qui permettait de détruire la vision monolithique de l'histoire dominante. Les versions dynastiques qui prévalaient ont été mises à l'épreuve des visions moins nobles de l'avènement et des événements. Il a donc fallu s'interroger sur les apparents errements de continuité, les lacunes ou tout au moins ce qui se présentait comme telle dans une première version historiciste linéaire. Les mémoires qui jusqu'alors paraissaient marginales ont été interrogées et leurs déviations n'ont plus été considérées comme des ignorances, des « hontes » ou des masques. Prises au sérieux mais non point objectivantes et réifiées comme certitudes, ces visions particulières, partielles, partiales, du passé, donnaient en tous les cas une autre dimension à l'histoire officielle qui, à son tour

apparaissait comme la visée spécifique d'un groupe, empreinte tout autant de phantasmes, de réinterprétations et de justifications que n'importe quel autre témoignage.

Cette disparition d'une certitude factuelle donnait en définitive une image plus complexe du passé où les repères assurés devenaient de moins en moins nombreux; elle se compensait d'une mise en place de la signification contemporaine de cette histoire pour une société actuelle, vivante. Il devient alors légitime de parler d'*Ethno-histoire* et de ne plus faire de cette entreprise une sorte de domaine dévoyé de l'Histoire et qui traiterait seulement de faits incertains dans les sociétés plus ou moins sans écriture prédominante. Le recours à la tradition orale et l'élaboration d'une critique interne par la multiplication des témoignages n'est pas un simple pis-aller par rapport à une absence de texte qui serait regrettable; il s'agit d'une méthode qui nous a mis en dehors de l'histoire classique, pour explorer mieux encore ce domaine spécifique à l'anthropologie et qui est celui des structures mentales manifestées notamment dans les représentations.

En retour la compilation écrite, aussi bien des anciens textes en arabe que des différents voyageurs et explorateurs et enfin les mises en ordre des historiens contemporains ont pu nous paraître également comme des représentations particulières des sociétés décrites et de leur histoire. Visions mais aussi visées de sociétés les unes sur les autres et donc en tant que telles susceptibles de décriptages et de mises en perspectives.

C'est donc dans ce contexte de redéfinitions favorisé en outre par une plus grande distance historique aux événements et à leurs premières séries de conséquences, qu'il a paru souhaitable de proposer quelques interprétations de situations particulières au moment où s'opèrait en Afrique la pénétration coloniale. Cette confrontation arrive également comme le produit d'un certain nombre de débats sur les problèmes contemporains de ce qu'il est convenu d'appeler le développement et auxquelles s'ajoutent un ensemble de réflexions au moins concomitantes sur ce que pouvait être le « traditionnel » comme notion anhistorique et cependant récurrente dans la littérature anthropologique. Il ne serait peut-être pas tout à fait inexact d'ajouter qu'à ces problématiques directement issues des expériences africaines s'ajoutent les circonstances proprement françaises d'une redéfinition des identités locales à l'intérieur de l'ensemble national. La renaissance des revendications régiona-

listes a fait apparaître dans le contexte centraliste français des persistances identitaires particularistes dont on pensait qu'elles avaient perdu tout support. Elle donne lieu à des mouvements et à des interprétations autorisant certains à parler de « colonialisme intérieur ». Là, comme en Afrique, on voit hésiter le sens de l'histoire ou tout au moins et plus modestement la perception que l'on en peut avoir.

Les diversités d'une rupture

Un certain nombre d'entre nous (1) s'est donc proposé de regarder ensemble des terrains qui nous étaient familiers à un moment dont nous persistions à penser implicitement qu'il était la marque d'un choc absolu, décisif pour l'histoire des formations africaines dont nous étions préoccupés. La colonisation nous paraissait donc, et malgré certains des doutes que j'évoquais plus haut, un lieu-moment commode d'interrogation, comme le passage de la paix à la guerre, la situation de crise révélatrice, amplificatrice, et donc parfaitement stratégique pour l'observation et l'analyse des processus en cours.

Le terme de rupture avait été retenu au départ, comme une sorte de banalité dont l'évidence demandait essentiellement qu'on en développât les effets.

En fait nous avons d'abord et très vite été confrontés à des situations dont les diversités paraissaient bien irréductibles. C'est qu'en effet, non seulement les conditions locales africaines étaient différentes, la nature des sociétés agressées, les modalités et les circonstances historiques de leurs réactions, l'intensité et la durée des différentes phases de l'invasion, de la conquête, de l'implantation européennes, mais également les approches politiques, économiques, sociales et militaires des conquérants ne se comparaient pas aisément. Une approche ponctuelle, par le petit bout de la lorgnette que nous propositions, en dehors de la description générale des processus et des macrophénomènes, mettait en fait les différences à l'ordre du jour : la colonisation s'avérait en être le révélateur comme si l'on procédait à un test d'application, traitant selon le même principe d'agression des lieux sociaux variés dont la nature différente apparaît à leurs réactions.

Il devient donc nécessaire de préciser la nature de l'agression et l'histoire des formations colonisatrices entre en jeu dans l'évaluation des impacts, dans l'appréciation des effets et de leurs termes. Les sociétés européennes proposent un certain

(1) *La Colonisation : Rupture ou parenthèse?* J.-P. CHAUVEAU, E. DE LATOUR, C. MEILLASSOUX, M.-H. PIAULT, P. P. REY, E. TERRAY : à paraître.

nombre de variantes dans leurs interventions qui, si elle ne mettent pas en cause les raisons générales de l'expression coloniale européenne et les nécessités de l'impérialisme comme forme spécifique de l'expansion du capitalisme, demandent qu'on regarde d'un peu près les sociétés porteuses de cette expansion.

L'identification des colonisateurs

On a toujours traité de la colonisation comme s'il s'agissait d'une entreprise partant d'un même port et dont les lieux d'origine n'étaient que l'expression d'une même volonté politique bien qu'avec des vecteurs concurrents. Et du même coup ceux là qui justement considèrent que l'Afrique naît à l'histoire de par son contact avec l'Europe, oublient que cette Europe n'est pas l'aboutissement simultané d'un simple processus mécanique dans plusieurs pays : les xviii^e et xix^e siècles européens ont été ceux de la mise en forme et de l'établissement de l'*État-Nation* contemporain. C'est au cours de ces deux siècles que s'est achevé le processus de territorialisation des espaces politiques : l'établissement des frontières, l'administration généralisée, l'élaboration des codes, le développement des notions parfois divergentes de citoyenneté et de souveraineté, l'élargissement des débats politiques à ceux de l'idéologie. On ne peut plus ignorer les caractères particuliers à chacune des métropoles coloniales dans les modalités de leur propre constitution historique : positions des différentes classes sociales, idéologies politiques et religieuses, conflits locaux d'intérêts, guident, modèlent les interventions des pays européens en Afrique. La reconnaissance des zones d'influence après la conférence de Berlin et les rapides survols sur les variantes d'invasion militaire ou sur les soi-disants différences entre l'administration directe ou indirecte n'épuisent en rien l'analyse des spécificités d'agressions; ces variantes et ces différences elles-mêmes, si complaisamment mentionnées ne s'expliquent même pas et ne sont que des absurdités constamment réversibles si l'on ne s'attache pas à les relier aux paysages politiques et économiques européens dont elles n'étaient qu'une faible expression. Sans doute l'aventure coloniale était-elle *globalement* une nécessité économique pour l'Europe, mais l'intention des différents groupes de colonisateurs pouvait varier suffisamment pour donner à l'entreprise un langage et une finalité effective spécifiques et d'impacts excessivement différenciés. Religions, modes d'éducatons, de ségrégation ou d'assimilation, rapports instaurés entre les différentes instances sociales et politiques, constitutions même des administrations publiques, définissent des intentions aux efficacités variables, aux conséquences variables *pour les métropoles*. Il convient donc pour aborder

cette période de mettre en relation les deux pôles concernés, analyser chacun d'entre eux à travers les homogénéités et les hétérogénéités de situation, c'est-à-dire les différences structurelles internes et la nature des processus en cours, au niveau de chaque formation locale comme au niveau des situations intra et inter régionales. On trouve évident, maintenant, de tenir compte des multiples situations africaines, à la lumière des informations apportées par les historiens et les anthropologues. Mais ces mêmes informations croisées, dans leur nature, ne sont pas nécessairement interrogées en Europe, au-delà, nous l'avons dit, des intentions économiques globales et également des variations politiques circonstancielles.

L'*identification* des colonisateurs dans les modalités pratiques de leur dynamique propre n'est pas clairement effectuée dans notre perspective. Qu'est-ce vraiment que l'État en Angleterre, en France, en Allemagne ou en Italie au milieu du xix^e siècle, à l'orée du xx^e ?

Quelles sont les relations de ces *États* et de leurs bureaucraties avec les différentes classes, groupes sociaux, organisations territoriales, économiques, culturelles composant la *Nation* ?

Quelles sont précisément les composantes de ces Nations dont les stades de formation sont bien différents; quels sont les lieux, les moments, les limites d'identification; comment se posent les problèmes relatifs à la définitions des « petites » et des « grandes » patries et les modalités du développement interne de ces notions ?

L'expulsion des phantasmes : vers l'identité de l'État et de la Nation

Outre cet état des lieux, il serait nécessaire de prendre en considération les enjeux qui ne concernaient pas l'économie au sens strict et qui ont contribué aux développements de la colonisation. Comme *exploration* par exemple, l'entreprise n'était-elle pas une tentative pour définir la stabilité des frontières, non seulement géographiques ou politiques, mais également mentales : où commence l'Autre irréductiblement Autre et qu'en est-il des rapports que l'on peut ou non établir avec lui, distance, ignorance, curiosité descriptive, utilisation partagée ou non, inégalitaire ou non, observation (identification ou domination structurelle : problèmes des formes éventuelles de l'esclavage), destruction...

Le colonisateur, dans ce qui est effectivement une aventure de la personne, va à la recherche de sa propre image dans le négatif du sauvage, bon ou mauvais. Le colonisé participe de l'établissement des marges identitaires, comme le criminel et le fou, l'ouvrier inquietant ou le paysan arriéré : les stéréotypes délimitent l'ombre du citoyen-bourgeois,

horizon ultime de l'humanisme patriotique en constitution. Les phantasmes en dérivation de la personnalité nouvelle de ces nationalistes européens, sont expulsés en dehors d'eux, dans les lointains outre-mer; les « désordres » anarchistes de l'être dont on est en train de détruire dans le sang les manifestations politiques, en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique s'expédient aux colonies ou dans les bagnes et les asiles.

Sur le terrain proprement dit de l'invasion coloniale, de l'occupation dans tous les sens du terme, l'opération permettait peut-être d'éloigner de la métropole française des forces dangereuses. Après les tristes équipées du deuxième empire, les comportements singuliers de la guerre de soixante dix, les militaires inoccupés s'offraient de nouveaux champs de carrière et de « gloire »; dans ces périodes de mutations politiques et économiques, les franges sociales plus ou moins contrôlables ou inassimilables aux changements en cours trouvaient là des lieux d'investissement, de gré ou de force; en fin de compte on pourrait appeler « l'effet croisade » des expéditions menées au nom de la Civilisation sinon du christianisme permettait l'exaltation et la (re)-constitution de l'idée nationale, mise à l'épreuve de son « explication » — imposition aux peuples conquis.

On peut également considérer que les expéditions d'outre-mer constituaient (comme elles le sont toujours) une expérimentation à relativement peu de frais et grandeur nature, des techniques et des technologies de guerre, d'administration, de gestion économique, qu'on pouvait y entraîner les hommes, tester la validité des idéologies, éventuellement développer, enrichir l'imaginaire (l'art, le cinéma...) ou bien tout simplement l'occuper, le détourner d'autres préoccupations. Les succès de l'exotisme dans les décors familiers aussi bien que dans la littérature ou la musique n'ont pas peu aidé à maintenir l'ambiguïté de cette fascination pour les civilisations découvertes — détruites — mises-en-cage-et-en-réserve — muséographiées : une fois encore, et au moment où Freud invitait à une exploration de l'inconscient, l'inscription dans une réalité sociologique des frémissements et des pulsions de l'âme occidentale vagabondant entre les émotions sensuelles de tous les tropiques imaginaires et les conflits de la décadence aristocratique avec le triomphalisme bourgeois. Qui peut affirmer que l'aventure rimbaldienne n'appartient pas à un même déchirement entre la dérive et l'achèvement dont participent le réalisme et l'absurdité parfois terriblement ubuesque des expéditions coloniales? La tragi-comédie de Voulet et Chanoine, mélange sanglant de grotesque et d'horreur, n'est-elle pas exemplaire : entreprise poussée jusqu'au bout d'un délire de gloire, de pouvoir, qu'auraient autorisée les mondes nouveaux, ouverts aux conquérants

véritables que laissaient sans horizon les territoires bornés d'une Europe maintenant marquée de douanes et de frontières!

Certes la conquête des marchés, la lutte pour une mainmise sur les sources de matières premières sont les mobiles de l'invasion, mais l'entreprise dans son ensemble mettait en jeu des définitions profondes et parfois antagonistes de l'homme. Et en définitive l'opération sous presque toutes ses formes n'était profitable qu'à des secteurs très étroits de l'activité économique, sociale et culturelle : mais la Nation dans sa totalité était ainsi mise au service de quelques uns par l'intermédiaire de l'État. Inscription forte de ce qu'il est encore aujourd'hui convenu d'appeler « intérêt national » dans le projet relativement précis, même s'il n'est pas toujours explicitement coordonné, de ce qu'on peut toujours nommer « intérêt du capital ». De cette identification nous ne sommes sans doute pas sortis puisqu'elle a servi à lier pour longtemps l'État et la Nation dans une identité qui reste jusqu'à présent difficilement mise en cause.

L'invasion coloniale : les malentendus

L'invasion proprement dite, nous l'avons déjà suggéré, ne s'applique pas indifféremment sur des terrains indifférents. Les sociétés africaines étaient engagées dans une multiplicité de situations dont les données internes autant que les modalités externes conditionnaient des variations considérables dans la nature des formations sociales et notamment dans leur capacité de résistance et de compréhension d'une agression en définitive d'un type nouveau.

L'impact colonial n'aura pas les mêmes conséquences et ne s'imposera pas de la même façon sur des groupes sociaux antagonistes ou partenaires, plus ou moins fortement hiérarchisés, contraints plus ou moins fortement par des conditions économiques et politiques données. A cet égard les études commencent à être nombreuses qui donnent des images plus complexes qu'auparavant de cette période au cours de laquelle les relations établies par les différentes unités européennes entre elles et avec les sociétés africaines rencontrées ont subies des modifications et des altérations à travers les compréhensions et les incompréhensions réciproques, à travers également l'utilisation que les pouvoirs africains espéraient faire, à l'intérieur de leur propres dynamiques conflictuelles, des forces d'invasion blanches.

Mais au-delà de cette interrogation initiale sur la situation prévalant à la colonisation, le questionnement en aval signifie déjà que l'on ait établi des périodisations cohérentes : les changements imposés par la colonisation ont varié et se sont appliqués

différentiellement sur des groupes engagés les uns par rapport aux autres dans des stratégies que n'arrêtait pas d'un coup la présence coloniale, bien au contraire.

Nous reconnaissons aisément qu'il y avait un conflit de logiques entre l'ensemble colonisé, pour autant qu'on puisse le caractériser quelque part, et le colonisateur, là aussi dans la mesure où nous n'avons pour l'instant besoin que d'une sorte de désignation générique, relative à l'action. Le *malentendu*, dramatique, portait sur presque tous les domaines d'importance : ambiguïté sinon duplicité active des traités jouant sur des traductions impossibles ou délibérément falsifiées; confusion des intentions de conquête, de protection, d'occupation, d'annexion; passage injustifiable pour les sociétés conquises du tribut repérable dans les concepts historiques locaux à l'impôt inadmissible par rapport à la situation de suzeraineté supportable; intervention directe de la nouvelle administration coloniale dans l'ordre des comportements juridiques et sociaux par l'élaboration des « coutumiers »...; enfin toute une série de comportements de la part du colonisateur qu'il a fallu longtemps pour reconnaître dans leur finalité. La conquête avait d'abord paru entrer dans l'ordre repérable des rapports de force politique, des rapports de domination et d'exploitation antérieurs. Rares étaient les situations où l'intention *colonisatrice* en tant que telle, c'est-à-dire gestionnaire, appropriatrice et pas seulement dominatrice, étaient apparues clairement à la compréhension des nouveaux dominés : ce qui peut notamment expliquer les soumissions relativement rapides de certains groupes qui au contraire résisteront plus tard alors que l'ordre colonial sera entré dans son application. Mais enfin ces solutions de continuité logiques sont insuffisantes à épuiser les facteurs d'interprétation de la dynamique coloniale. La modification certaine des orientations de chaque formation sociale confrontée à l'invasion puis à l'occupation européenne change nécessairement les données des rapports de forces internes; mais, à moins d'un massacre radical, il n'y a pas pour autant suppression immédiate des capacités d'interpréter, de fausser, de détourner, l'intention coloniale.

La colonisation a bien évidemment apporté de façon générale une modification d'importance puisqu'en tous les cas elle a fait passer la finalité de sa gestion dans l'ordre des faits locaux et qu'en dernier recours ses décisions bornent les autonomies autochtones. Cependant le contrôle du processus lui a en partie échappé à travers les réactions spécifiques des sociétés soumises dont l'identité, avec et au-delà des aliénations, ne dépend pas uniquement du modèle qu'aurait imposé l'occident.

L'occupation et au-delà : le détournement des modèles

Une reconnaissance des effets diversifiés entraîne à une appréciation temporelle ne se limitant pas à cette unique période de l'implantation coloniale proprement dite. Le temps de l'occupation elle-même et, au-delà, les prémices de l'indépendance ou du néo-colonialisme constituent des perspectives où apparaissent, réapparaissent, des *identités* qui avaient été masquées provisoirement, étouffées en certains lieux et dont la réalité se fait jour à nouveau. L'interprétation de ces résurgences est une nécessité pour une compréhension de l'ensemble des dynamiques sociales.

Au-delà de la colonisation, et dans les temps présents, s'offre un champ de recherche décisif : non plus la tentative pour une analyse des processus de la colonisation dans ses conditions d'exercice, mais la mise en perspective de ses effets aujourd'hui même. Et lorsqu'il s'agit d'effets cela inclut bien évidemment les traces matérielles, techniques de ces soixante années d'occupation. Désormais la colonisation appartient au passé des sociétés africaines et son traitement, l'analyse qu'on en fait comprend non seulement la reconnaissance de cette situation historique mais également les choix qui continuent à s'opérer par rapport à ce demi-siècle de domination étrangère.

Il entre tout à fait dans le questionnement d'interroger l'état des liens entretenus avec les anciennes métropoles. Quels sont les modèles culturels, administratifs, politiques, empruntés, remodelés, refusés, réformés, sous-jacents ou plaqués sur d'autres réalités? Sans même parler de bilan il est maintenant possible d'inventorier les traces des entreprises coloniales. Sans doute est-il plus difficile d'en évaluer l'importance exacte mais il est certainement urgent d'en apprécier la présence et les transformations qu'elles ont subies et qui manifestent précisément l'autonomie de la réaction africaine à l'intervention étrangère.

On prend trop souvent l'état *devenu* des institutions mises en place par la colonisation comme une dégénérescence des propositions initiales ou pour le moins une déviation plus ou moins irresponsable des modèles : il serait temps en réalité de considérer qu'il s'agit là de réactions originales et souvent d'innovations à partir des situations imposées antérieurement. Preuves formelles, mais peut-être ne souhaite-t-on pas les reconnaître, de ces identités préservées, de ces racines entretenues, vivaces, et qui n'offrent pas aujourd'hui le recommencement ou la répétition d'un passé précolonial mais des réponses neuves et autonomes. Et tant pis si les conservateurs comme les révolutionnaires en cham-

bre n'y retrouvent pas les enfants sages de leurs rêveries théoriques!

L'Europe décolonisée

De la même façon dont nous proposons une approche de l'Europe précoloniale pour une saisie d'ensemble des phénomènes, nous suggérons que soient étudiés les effets de la colonisation sur les métropoles qu'on pourrait peut-être estimer aux conséquences de la décolonisation. Nous pourrions donc poser la question : l'Europe désimpérialisée est-elle sous le choc de la disparition des empires? Et l'on ne pourrait se contenter plus longtemps de constater la persistance des dominations économiques, l'organisation des dépendances et les « attaches » politiques de nombreuses anciennes colonies avec leurs anciennes métropoles. Il faudrait pouvoir affirmer que la France mène le jeu qu'elle entend au Tchad ou que la situation au Mali ne fait que refléter l'intention de nos propres pouvoirs. Sans doute dans de nombreux cas les responsabilités ultimes nous incombent-elles — c'est la faute au système! — mais les formes spécifiques d'exploitation, les antagonismes primaires sont sur place. Les seigneurs de la guerre du Wadaï se battent entre eux à leur façon même s'ils servent également d'autres enjeux que les leurs; ce serait réduire les réalités vivantes de ces sociétés que d'en faire les simples jouets d'intérêts qui les dépassent. Les identités persistent au-delà des massacres et qui ressurgissent en temps de crise.

Constitution et persistance des identités

L'interrogation dont nous n'avons fait que proposer le débat permet en tout cas de réviser un ensemble de notions qui marquaient la description du paysage colonial au-delà des clivages politiques. C'est ainsi que nous demandons une sérieuse mise en question de ces termes fourre-tout de « modernité », « traditionalisme » ou « développement » qui couvrent généralement l'idée d'un progrès univoque de l'histoire. Nous approchons, prudemment de ce domaine des identités, de ce qui les détermine, les

modèle, les entretient ou les atteint, des lieux où elles se constituent, des conditions de leur persistance ou de leur destruction.

Sans doute sommes-nous aux limites de l'ethnologie en tant que telle et d'autres disciplines des sciences de l'homme et de la société devraient participer à cette quête. Ces identités persistent à travers des transformations qui sont les résultantes d'actions diverses, plus ou moins concertées, plus ou moins antagonistes, mais elles sont également en état de permanente transition : leur reconnaissance est gênée par les agrégations constantes de groupes et d'individus variables. Là encore nous demandons un examen serré de ces ensembles sociaux dont l'homogénéité n'est souvent que l'expression d'un point de vue extérieur.

La constitution des classes sociales progressivement différenciées et définissant des lignes de clivages économique et politique est constamment masquée par le recours à des identifications ethno-historiques de groupes abusivement massifiés. On voit bien le piège constant des définitions mêmes provisoires : il convient d'en atténuer les inconvénients par une multiplication des points de vue et des méthodes d'approche.

Nous avons été nous-mêmes confrontés aux renversements d'interprétation qu'entraînent des mesures de temps, des séquences de durée variables : le regard sur la colonisation que nous pouvions porter en 1960 n'est pas moins vrai que celui qu'aujourd'hui nous pouvons avoir. Il rend compte seulement de problématiques différentes et d'une modification des angles de prise de vue.

Il n'est pas exclu que la nécessité de ce déplacement et, en conséquence, la perception des différentes mesures possibles du même phénomène par rapport aux lieux variables de son appréciation, corresponde aux crises idéologiques qui nous sont contemporaines : au-delà des esprits de système, nous tentons une approche qui se situe délibérément dans la confrontation légitime, nécessaire, de visions différentes possibles, le repérage attentif de tous les lieux d'observation.

Manuscrit accepté par le Comité de rédaction le 5 janvier 1985